

Lever l'encre

Route du caviar

Mélanie Vincelette

Volume 47, numéro 3 (269), septembre 2005
Lever l'encre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32850ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vincelette, M. (2005). Route du caviar. *Liberté*, 47(3), 40–43.

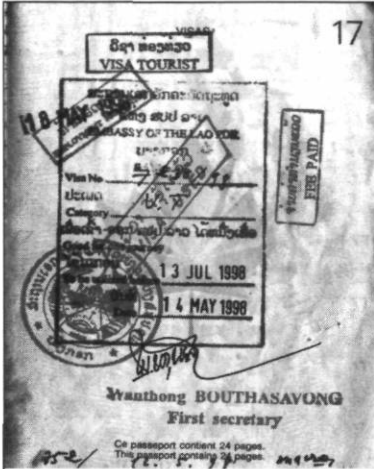
Route du caviar

Mélanie Vincelette

De tous mes livres, celui que je préfère est mon passeport. Biographie miniature en vingt-quatre pages, il rassemble les tampons multicolores qui, d'un coup bref, autorisent le passage dans l'inconnu à des postes de douane souvent faméliques, à des frontières reculées où les douaniers vous demandent une cigarette et inspectent d'un air curieux le contenu de votre sac. Mais surtout, le passeport est un livre qui renferme dans ses pages encore blanches la possibilité de nouveaux voyages.

Enjamber une frontière procure une conscience plus nette de sa propre liberté. Le voyage comme la littérature sont des univers de possibles qui permettent la reconstruction de l'identité. Parfait pour les timides. Une de mes positions favorites pour écrire, c'est calée dans la banquette d'un train en mouvement. Entre Bangkok et Malacca, j'ai écrit mes premières nouvelles. Absorber le paysage et le transmettre sur papier. En train, on voit le monde à l'envers, les maisons plantées près du chemin de fer ont le dos tourné au voyageur. On y voit des entrées arrière, des cuisines et des vêtements qui flottent sur les cordes à linge. On y épie le quotidien des gens à leur insu.

C'est Duras qui m'a donné le goût de l'Orient. Ses livres de la période coloniale ont créé en moi une véritable obsession pour le Mékong, ce fleuve-frontière qui se jette dans la mer de la Chine du Sud. C'est en partie à cause de Duras que je suis allée à Phnom Penh au Cambodge, que je me suis retrouvée à traverser pour la première fois le delta du Mékong pour me rendre au Laos. Les forêts de ce pays abritent des peuples qui croient que la guerre du Viêt-nam n'est toujours pas terminée. Cependant, dans la capitale, Vientiane, il y a un Arc de triomphe ciselé de dragons



Mélanie Vincelette, *Passeport personnel*, 2005.

bouddhistes et des Champs-Élysées avec des échoppes dans lesquelles on fait sauter du riz dans des woks noircis et où l'on vend des sandwiches aux tripes dans du pain baguette, autre legs de la colonie française. Dans cette ville qui venait tout juste d'ouvrir ses frontières, au compte-gouttes, à l'infiltration des touristes occidentaux, j'étais étrangère. Dans la rue, on venait près de moi pour m'observer, toucher ma peau. Parfois, les enfants pleuraient. À la fin des années 1990, le Laos était l'un des derniers bastions du communisme coupé du monde extérieur. La télévision était un objet de luxe et les deux chaînes permises étaient contrôlées par le parti. Internet était interdit et devenait un outil convoité mais clandestin.

C'est le sentiment d'être étrangère à ce monde qui m'a donné envie d'écrire. J'ai voulu dire ce pays que peu de gens connaissaient. À cette époque, il m'était impossible d'écrire un texte qui n'avait pas comme décor les pays du triangle d'or. J'étais gangrenée par l'orientalisme. Les croqueurs de pavots des ruelles de Bangkok, les moines en robe rouge safran endormis sur des banquettes de train entre Kuala Lumpur et Penang, les durians, ces fruits à la peau irisée interdits dans le métro de Singapour tant ils dégagent une odeur forte... Chaque image projetait en moi une histoire. Je voulais raconter chaque détail. Je n'aurais pas imaginé écrire une histoire avec un décor montréalais. Cette vie-là ne méritait pas que je la décrive, car elle était commune.

J'ai donc voyagé et travaillé énormément pendant quelques années en Thaïlande, au Cambodge, en Malaisie, en Indonésie. Mais au fond de moi, il y avait toujours cet écho : c'était le Viêt-nam et la ville de Sadec, où Duras est née, que je souhaitais visiter. J'étais habitée par *Un barrage contre le Pacifique* et *L'amant de la Chine du Nord*.

Le voyage a été pour moi un processus formateur, une façon d'entrer en littérature. Les premiers textes publiables que j'ai pu écrire sont issus de ces pérégrinations. L'ailleurs, l'altérité, l'envie

de dire le monde sont des thèmes qui vont prendre une place de plus en plus importante dans la littérature québécoise. Les jeunes auteurs ont beaucoup voyagé et notre littérature devient métissée de ces expériences, de cette ouverture au monde, elle se transforme au contact de l'autre. Elle respire et s'élargit. Il faut lire le livre *Nikolski* de Nicolas Dickner, *Un train en cache un autre* de Véronique Bessens, les textes de Wajdi Mouawad pour comprendre cette nouvelle cosmogonie du déplacement qui est en train de se dessiner.

C'est pour contrer les affres de l'oubli que l'écrivain ressent le désir de raconter son voyage au retour. Quant à moi, j'embouteille littéralement les pays que j'ai visités : le sable roux du Sahara, les plages blanches des Caraïbes, l'océan Indien. Une de mes fioles contient même des éclats de verre et de porcelaine érodés ramassés sur les berges de la seigneurie Vincelotte, la terre de mes ancêtres sur la route 132, près de Kamouraska. La seigneurie, maintenant transformée en motel avec des chiens enragés attachés aux arbres, des oies sauvages qui se font gaver dans des cages étroites, des cabanes pour la pêche sur la glace et un moulin ancestral. Le voyage m'a même fait découvrir mes racines. Pourtant, je suis née écrivaine voyageuse, incapable de dire le territoire de mes origines, les yeux fixés sur l'ailleurs. Même si je me suis longtemps demandé comment écrire mon propre pays, le récit de voyage a été jusqu'à présent le seul chemin possible. Dans la genèse de mon écriture, la rencontre avec mes racines est à venir.

Pour l'instant, je sais qu'une étape est franchie, que j'ai réussi à digérer l'Orient. C'est une affaire classée. Mais voilà qu'une autre idée de voyage est en incubation. Mon esprit se fixe de plus en plus sur la route du caviar, Astrakhan sur la Volga, le Nord de la Russie, ses villages de pêcheurs sertis de maisons en bois, les nuits à la vodka, les ravages urbains de l'ère communiste, les mafias et la contrebande. Les pages blanches de mon passeport recevront bientôt de nouvelles enluminures.